

2

# MONSIEUR DAVID,

COMÉDIE-ANECDOTIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MM. SAINTANGE-MARTIN ET A. J. L.; K

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur  
le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 13  
Novembre 1820.*

---

PRIX : 1 FR. 25 C.

---



PARIS,

Chez QUOY, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre,  
boulevard Saint-Martin, n°. 18.

---

1820.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

M. DAVID, riche Israélite. . . . .	M. DUGY.
M. DUMONT, Négociant d'Hambourg.	M. EVRARD.
ADÈLE, sa fille. . . . .	Mlle. DESCOTTE.
LÉON, jeune Peintre. . . . .	M. EDMOND.
Madame PAPOLET, maîtresse de l'Hôtel des Bains. . . . .	Mad. ST.-AMAND.
M. BONNEFOI, Intendant de Mon- sieur David. . . . .	M. VISSOT.
Un Maître de Danse et de Musique (1).	M. MOLINE.
Une Petite-Maîtresse. . . . .	Mlle. SOPHIE.
Baigneurs et Baigneuses.	
Garçons et Filles des Bains.	



*La Scène se passe à Bagnères.*

*Le Théâtre représente une salle de l'Hôtel des Bains, commune aux Voyageurs. Par les deux fenêtres du fond, on aperçoit un paysage agreste, et de hautes montagnes.*

(1) Ce rôle doit être joué en gaseon.

---

# MONSIEUR DAVID,

COMÉDIE-ANECDOTIQUE.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAITRE DE DANSE ET DE MUSIQUE, LA  
PETITE-MAITRESSE, BAIGNEURS ET BAIGNEUSES.

( *Au lever de la toile, les baigneurs causent ensemble ; quelques-uns lisent les journaux. Les femmes brodent à la main ou lisent des romans.* )

LE MAITRE DE DANSE.

Il faut convenir que c'est un charmant séjour, que Bagnères.

LA PETITE-MAITRESSE, *tenant un roman.*

Je n'ai jamais vu de site plus romantique. Cette petite cité réunit ce qu'il y a de mieux dans les principales villes de l'Europe, et ses environs sont admirables.

LE MAITRE DE DANSE.

Délicieux, ma parole d'honneur. (*Fixant la dame.*) C'est ici le rendez-vous d'une foule de jolies femmes ; aussi rien n'y est épargné pour varier leurs plaisirs : bals, spectacles, cercles, concerts ; une fête n'attend pas l'autre. Ces dames prendront-elles une leçon de guitare avant l'heure du bain ?

LA PETITE-MAITRESSE.

Au retour nous redirons ensemble la romance du *Beau Tristan*.

LE MAITRE DE DANSE, *qui fait des attitudes et chante en parlant.*

Donnerai-je à ces Messieurs leur leçon de danse ? Ils doivent être contents de ma méthode ; car, sans me flatter, je suis aussi bon danseur que musicien. Il n'y a pas à Paris

deux hommes de ma force, pour la grâce et le goût, le moelleux et l'oreille, l'aplomb et la voix. J'excelle surtout dans la pirouette et la romance. Ah! sandis, j'ai deux cordes à mon arc.

LA PETITE-MAITRESSE.

Fort bien, fort bien. Mais voici madame Papolet; nous allons savoir toutes les nouvelles de la ville.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, Mad. PAPOLET, Garçons et Filles des Bains.

Mad. PAPOLET, *parlant très-vite.*

Bonjour, Mesdames; vous vous êtes levées de bien bonne heure aujourd'hui. (*A un baigneur.*) Avez-vous lu les journaux? Il paraît qu'il y a de fameuses nouvelles. (*Aux garçons.*) Garçons, du zèle, de l'activité. (*Aux filles des bains.*) Surtout, Mesdemoiselles, des attentions, de la propreté; c'est le moyen d'achalander mon établissement. Dieu merci, je ne crois pas qu'il y en ait un pareil à Bagnères.

LE MAÎTRE DE DANSE.

C'est une justice à vous rendre, madame Papolet.

Mad. PAPOLET.

Aussi les gens les plus distingués ont adopté mon hôtel, et y passent la saison. Des seigneurs, des militaires, des artistes, des négocians... Une partie du premier est retenue en ce moment par un riche particulier de Bordeaux, M. David, propriétaire des plus belles terres des environs, chef de plusieurs manufactures. Il fait vivre au moins un millier de familles; enfin l'on parle partout de lui avec vénération, les pauvres comme les riches. Je vais vous conter à ce sujet...

(*Huit heures sonnent. Les baigneurs et les baigneuses se lèvent.*)

LA PETITE-MAITRESSE, *regardant sa montre.*

Mesdames, voici l'heure des bains.

Mad. PAPOLET.

Écoutez, avant...

LA PETITE-MAITRESSE.

Nous n'avons pas le temps. Ce sera pour une autre fois.

(*Les filles de bains précèdent les dames, qui sortent par la*

*droite ; et les garçons suivent les hommes , qui sortent par la gauche. )*

MAD. PAPOLET.

Hé bien , ils me laissent seule !... Mais voici M. David.

### SCÈNE III.

MAD. PAPOLET , M. DAVID.

MAD. PAPOLET.

Bien le bonjour , M. David. Voulez-vous savoir...

M. DAVID.

L'appartement que j'ai retenu est-il prêt ?

MAD. PAPOLET.

Tout est préparé , nettoyé , frotté à s'y mirer.

DAVID.

Fort bien. J'aurais désiré que vous y joignissiez la chambre dont les fenêtres donnent sur le jardin.

MAD. PAPOLET.

C'est impossible.

DAVID.

Et pourquoi ?

MAD. PAPOLET.

Cette chambre est occupée par un jeune peintre , rempli de talent , d'esprit , de bonté...

DAVID.

Un jeune peintre !... Vous le nommez ?...

MAD. PAPOLET.

Monsieur Léon.

DAVID , *surpris.*

Léon , dites-vous ? Ce nom ne m'est pas inconnu.

MAD. PAPOLET.

Si vous saviez comme il est aimable... intéressant.

DAVID.

Et son nom , est Léon ?

MAD. PAPOLET.

Eh oui , Léon.

DAVID.

Est-il ici depuis long-temps ?

MAD. PAPOLET.

Depuis huit jours.

DAVID.

D'où vient-il ?

MAD. PAPOLET.

D'Allemagne!... Il a resté long-temps à Hambourg.

DAVID, à part.

A Hambourg! serait-ce lui? (*Haut.*) J'ai quitté depuis peu cette ville, où des affaires importantes m'avaient appelé, et l'on m'a beaucoup parlé du mérite de ce Léon; car c'est peut-être le même qui en parlait lorsque j'y arrivai.

MAD. PAPOLET.

Sans doute, depuis qu'il loge chez moi, j'ai longuement causé avec lui; il est si mélancolique, je suis si sensible, si compatissante!

DAVID, à part.

Si curieuse et si bavarde.

MAD. PAPOLET.

Que j'ai fini par découvrir son secret, et c'est fort heureux pour lui; car tout le monde...

DAVID.

Le sait déjà sans doute.

MAD. PAPOLET.

Non pas, mais tout le monde ici s'intéresse à lui; et il a plus de portraits qu'il n'en peut faire. J'espère bien que vous vous ferez peindre aussi votre figure...

DAVID.

Laissons-là ma figure, et parlez-moi de ce jeune homme. Je serai charmé d'apprendre ce que vous savez de particulier sur son compte.

MAD. PAPOLET.

De grand cœur... Vous saurez d'abord, qu'il est peintre, qu'il vient effectivement d'Hambourg. Chéri, recherché pour son talent et son mérite, il y était accueilli chez les négocians les plus famés, et particulièrement chez un des plus riches; monsieur... Je crois qu'on ne m'a pas dit son nom: oh! mais, je le saurai.

DAVID.

**Poursuivez.**

MAD. PAPOLET.

Ce négociant avait une fille charmante, à laquelle le jeune homme donnait des leçons de peinture; ces aimables enfans, à force de se voir et de se parler, finirent par s'adorer; et cela ne pouvait pas être autrement; car, moi, à la place de la jeune personne...

DAVID.

**Au fait.**

MAD. PAPOLET.

Vous allez voir. Le jeune homme rempli d'honneur et de délicatesse, n'osait avouer son amour à la demoiselle, et encore moins au père, qui l'accablait d'amitiés, et le produisait partout. « Mon digne protecteur est puissamment riche, se » disait-il; je n'ai pour tout bien que mon faible talent, et » je mourrai mille fois de mon amour, plutôt que de me » laisser soupçonner du plus vil intérêt. »

DAVID.

**Je sais tout cela.**

MAD. PAPOLET.

**Bah !...**

DAVID.

**Continuez pourtant.**

MAD. PAPOLET.

Ah! très-volontiers. Les choses en étaient donc là, lorsque la sœur de ce négociant, femme encore belle et ayant des prétentions au talent et à l'esprit, arriva de Paris et tomba amoureuse folle du jeune Léon, auquel elle offrit sans cérémonie et sans attendre son aveu, sa fortune et sa main. Vous jugez de l'embarras de Léon: il ne vit d'autres recours que celui de fuir l'objet qu'il adorait, l'ami qui lui était devenu si cher, et la folle surannée qui le persécutait. Il partit pour la France, s'arrêta quelque temps à Paris ensuite à Bordeaux, d'où il est venu ici dans l'espérance que l'air y rétablirait sa santé, et que l'affluence des étrangers lui procurerait beaucoup d'ouvrage.

DAVID.

**A merveille, madame Papolet! vous êtes fort bien instruite.**

MAD. PAPOLET.

Oh! mais ce n'est pas tout, et ce que j'ai encore à vous apprendre ne doit être su de personne.

DAVID.

C'est pour cela que vous vous empressez de le dire ; mais dispensez vous...

MAD. PAPOLET.

Oh ! non, non, je ne puis vous le taire ; sachez que ce jeune homme est le fils de monsieur Daranville, de ce particulier jadis si riche, qui habitait ces contrées, et que vous avez sans doute connu.

DAVID, *surpris.*

De monsieur Daranville, dites-vous ? (*A part.*) Celui que je fais chercher partout. (*Haut.*) Et où est-il ?

MAD. PAPOLET.

Hélas ! il n'est plus. Forcé de quitter sa patrie pour une affaire malheureuse qui lui enleva les deux tiers de sa fortune, et muni d'une somme assez considérable qui lui restait, il se réfugia, il y a dix ou douze ans, avec son enfant en Allemagne, où de fausses spéculations, plusieurs banqueroutes, achevèrent de le ruiner. Son fils, qui s'était livré avec ardeur à l'art de la peinture, le nourrit de son travail ainsi qu'un vieux domestique qui l'a vu naître ; mais monsieur Daranville, accablé de tant d'adversité, finit par succomber à sa douleur, et ce ne fut que peu de temps après sa mort, que Léon vint à Hambourg et fut introduit chez le négociant en question.

DAVID, *à part.*

Quelle étonnante et singulière circonstance ! (*Haut.*) Et dites-moi, Madame, tenez-vous ces détails du jeune homme lui-même !

MAD. PAPOLET.

De lui !... ah ! bien oui ! il succomberait plutôt à la peine, que de parler de ce qui l'afflige. Il éloigne, au contraire, tout ce qui peut y donner trait.

DAVID.

De qui donc avez-vous appris ?...

MAD. PAPOLET.

Du bon Antoine, de son vieux domestique.

DAVID.

Je voudrais bien lui parler.

MAD. PAPOLET.

Il est malade et ne quitte pas sa chambre.

DAVID.

Vous m'y conduirez.

MAD. PAPOLET.

Volontiers... Mais voici son maître qui se promène dans le jardin. Il vient par ici ; voyez, voyez comme il marche lentement. Il paraît absorbé dans ses tristes pensées...

DAVID.

Laissez-moi seul avec lui.

MAD. PAPOLET.

Soit ; je me retire... Qu'il est intéressant ! parlez-lui, consolez-le ; ne lui dites pas pourtant... Vous me voyez dans le ravissement de vous voir appris... Vous êtes si bon !... si grand !... si généreux !... Mais il approche , je me sauve ; je reviendrai savoir ce que vous aurez dit et fait. *(Elle sort.)*

DAVID.

Je vais donc lier connaissance avec ce Léon. Cette pauvre Adèle... J'ai parlé bien fait de décider mon ami Dumont à la conduire ici pour la saison des eaux. Mais ils peuvent arriver d'un moment à l'autre. Il faut trouver un moyen d'éloigner le jeune homme pour quelque temps, afin de ménager leur émotion, et de leur préparer cette entrevue.

## SCÈNE IV.

DAVID, LÉON. *Ce dernier entre la tête baissée et les bras croisés ; en voyant David il prend un air riant ; celui-ci l'observe avec émotion.*

LÉON.

Pardón, Monsieur, je vous dérange...

DAVID.

Non ; et si vous n'avez rien de mieux à faire, je serai enchanté de causer un moment avec vous.

LÉON, *d'un ton gai, mais affecté.*

Tout le plaisir sera pour moi.

DAVID.

Comment vous trouvez-vous de ce séjour ?

LÉON.

A merveille.

M. David.

DAVID, *le regardant avec intérêt.*

Tout ne vous y présage-t-il pas le bonheur et la gaieté?

LÉON.

Oh ! oui, oui... le bonheur et la gaiété.

DAVID.

Ce n'est rien encore, et quand vous aurez passé quelques jours de plus...

LÉON.

J'ai tout vu et tout admiré ; rien ne m'est échappé.

DAVID.

Eh bien, vous êtes plus avancé que moi qui suis presque du pays. Je n'ai songé qu'à mes affaires. Qu'avez-vous donc tant remarqué ?

LÉON.

Les nombreuses merveilles dont la nature s'est plu à décorer ce site enchanteur. Ici ce sont des ruisseaux limpides qui parcourent la ville ; plus loin on aperçoit ces montagnes majestueuses qui sembleraient toucher au ciel, si le *Pic du Midi* ne les surpassait encore. A-t-on fait quelques pas hors de cette modeste et riante cité, l'œil étonné se perd dans la délicieuse vallée de *Campans*, et peut à peine suffire à considérer ses eaux, ses bosquets et ses champs fertiles. Veut-on y chercher la solitude ? des allées, des berceaux d'aubépine et d'églantier, vous inspirent le désir de voyager sous leur dôme de fleurs. Est-ce de la société qu'il vous faut ? dirigez vos pas vers la grande avenue, vous y verrez par groupes, des personnages de tous les pays, les uns allant à la *Grotte*, pour y contempler ces voûtes cristallisées ; d'autres qui en arrivent, et vont admirer, sur un autre point, ces filets immenses, enveloppant d'un seul coup des milliers de *Palombes*. Mais quel spectacle touchant vient frapper à-la-fois vos yeux et votre cœur ?.. Dignes Français ! ce sont des braves qui, mutilés pour leur pays, viennent puiser une nouvelle existence dans ces eaux miraculeuses. La patrie reconnaissante leur a consacré un asile ; le succès a couronné ses soins, et leurs bras nous sont rendus.

DAVID.

A merveille ! Monsieur, à merveille ! on voit que vous possédez doublement l'art de peindre ; car l'on m'a dit que vous faites aussi des portraits fort jolis. Tout le monde vante votre talent.

LÉON.

Monsieur...

DAVID.

Et vous êtes venu ici pour l'utiliser. C'est fort bien fait. Je veux vous occuper aussi. (*Avec intention.*) Je crois que j'ai trouvé en vous l'homme que je cherche depuis long-temps.

LÉON.

Moi !

DAVID.

Oui, je répondrais, j'affirmerais même que vous couronneriez mes plus chères espérances.

LÉON.

Expliquez-vous, Monsieur.

DAVID, *après avoir médité.*

Écoutez, je désirerais avoir le portrait d'une jeune personne qui m'intéresse au-delà de toute expression.

LÉON.

Rien de plus facile. Monsieur ; je sais, dit-on, assez bien la ressemblance, et si vous voulez me présenter à elle...

DAVID.

Ah ! voilà l'embarras... il faudrait que ce portrait fût fait à son insu.

LÉON, *offensé.*

Monsieur, je vois que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous !

DAVID, *avec feu.*

Pardonnez-moi, jeune homme ; je vous connais et je vous rends toute la justice que vous méritez. Le portrait que je vous demande ne doit appartenir qu'à l'époux de celle dont je vais vous détailler les traits.

LÉON.

A la bonne heure... mais pour la peindre il faut que je la voie.

DAVID.

Vous la verrez, mais en attendant vous allez ébaucher sa figure sous ma dictée.

LÉON, *riant.*

Comment sous votre dictée ?

DAVID.

Oui, tenez, mettez vous là... prenez une plume... du papier... Fort bien.

LÉON, *s'asseyant devant une table.*

Allons, soit; et pour la rareté du fait, je veux bien essayer. Je vous attends.

DAVID.

Il est bon, avant de commencer, que vous sachiez que cette aimable personne ne compte que dix-huit printemps.

LÉON, *qui manifeste progressivement son trouble et sa surprise pendant le couplet suivant.*

Ses yeux?...

DAVID.

Ses yeux? d'un bleu d'azur. Ses cheveux, noirs comme le jai, se développant en boucles légères sur son col d'albâtre. Nez joli; bouche petite; un signe sous l'œil droit, et que l'Amour semble avoir placé tout exprès pour forcer les cœurs à lui rendre les armes.

LÉON, *à part.*

Quelle étonnante ressemblance! mais c'est le portrait d'Adèle.

DAVID,

L'esprit, la décence et la bonté se peignent dans tous ses traits. Écrivez, écrivez donc.

LÉON, *à part.*

C'est elle, je n'en puis douter.

DAVID.

Mais écrivez, vous dis-je! vous êtes d'une lenteur...

LÉON, *à part.*

Quelle contrainte! (*Haut.*) c'est assez, Monsieur, ce que vous venez de dicter me suffit.

DAVID.

Vous croyez donc qu'avec ces renseignements vous pourrez réussir?

LÉON, *s'oubliant.*

Réussir?... Ah! je vous en réponds! Cette figure angélique est devant mes yeux. Ce regard timide et touchant, ce sourire modeste et gracieux, cet ensemble parfait qui règne dans toute sa personne; tout ce que vous venez de retracer est présent à mon idée et ne s'en effacera jamais.

DAVID.

Bien, fort bien, mon cher ami.

LÉON, *toujours troublé.*

Et dites moi, cette jeune personne est-elle en France?

DAVID.

Certainement.

LÉON.

Loin d'ici?

DAVID.

Eh ! mon dieu, non ; à trois lieues, à ma campagne de Tarbes.

LÉON, *à part.*

Je ne puis revenir de ma surprise. (*Haut.*) A votre campagne de Tarbes... Et l'habite-t-elle depuis long-temps ?

DAVID.

Non.

LÉON, *à part.*

Non. (*Haut.*) Viendra-t-elle ici ?

DAVID.

Oui... Mais, corbleu ! à quoi bon toutes ces questions ? (*A part.*) Le pauvre garçon ! (*Haut.*) Allons, courez vous renfermer dans votre chambre, travaillez avec ardeur, et ne sortez pas que vous n'ayez terminé ce que je vous demande.

LÉON.

Mais...

DAVID.

Soyez sans inquiétude ; vous serez satisfait de ma reconnaissance.

LÉON.

Ce n'est pas cela qui...

DAVID.

Songez qu'il me faut ce portrait au plutôt, ne fut-il qu'ébauché. Allez vous mettre à l'ouvrage.

LÉON.

Si j'osais vous demander encore...

DAVID, *le conduisant.*

Allez, vous dis-je, et la récompense que je vous destine surpassera vos vœux.

(*Léon sort.*)

## SCÈNE V.

M. DAVID, *seul.*

Bien. Je réponds maintenant qu'il va s'occuper de manière à me laisser le temps de prévenir mes amis.

## SCÈNE VI.

M. DAVID, M. BONNEFOI.

DAVID.

Mais voici mon homme de confiance ; soyez le bienvenu, M. Bonnefoi, j'ai beaucoup regretté de ne vous avoir point trouvé à mon passage à Bordeaux.

BONNEFOI.

J'étais en tournée pour vos recouvrements.

DAVID.

Vous avez bien fait de me rejoindre ; j'aurai besoin de vous. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

BONNEFOI.

Beaucoup de choses.

DAVID.

Parlez-moi de mes pauvres pensionnaires ; leur avez-vous fait distribuer régulièrement ce que je vous avais remis pour eux ?

BONNEFOI.

J'ai suivi vos ordres de point en point ; l'argent que j'ai donné de votre part, à ces malheureux incendiés, leur a rendu la vie ; leurs travaux ont fructifié ; ils espèrent une bonne moisson ; les artisans sans ouvrage ont pu attendre par vos soins qu'il leur en arrivât ; et maintenant ils sont occupés. Quant à cette famille intéressante que vous soutenez depuis un an, elle a gagné son procès et elle veut vous rendre...

DAVID.

N'acceptez rien, mon ami ; ce qu'elle me rendrait lui servira à obliger à son tour, et le bonheur qu'elle éprouvera lui donnera la mesure de celui que j'ai goûté en lui rendant service.

Vos manufactures...

BONNEFOI.

DAVID.

Ah ! bon parlez-moi de cela.

BONNEFOI.

Prosperent toujours.

DAVID.

Ce que vous me dites met le comble à ma satisfaction ; vous n'imaginez pas à quel point je serais glorieux d'être compté parmi ces hommes si précieux pour la prospérité de l'état, et dont les veilles et les heureux travaux ont reproduit dans nos ateliers français, et avec la même perfection, tous ces objets de luxe ou de première nécessité que jadis nous n'arrachions qu'au poids de l'or à l'industrie étrangère. Voilà, mon ami, voilà les hommes essentiels qui ont fixé les regards bienfaisans du prince et la reconnaissance de la patrie ; ils n'auront jamais d'autres rivaux près d'eux que ceux qui ont versé leur sang pour la défendre.

BONNEFOI.

Oh ! Monsieur, je vous garantis d'avance une bonne part de cette gloire-là.

DAVID.

Vraiment ! Eh bien, vous me faites plaisir ; touchez-là, mon cher Bonnefoi, vous savez que vos soins ne seront point perdus.

BONNEFOI.

J'en suis plus que récompensé par le bonheur que j'ai goûté en exécutant vos ordres.

DAVID.

Dites-moi, connaissez-vous la demeure du notaire de cet endroit ?

BONNEFOI.

Oui, Monsieur.

DAVID.

Faites-moi le plaisir de vous rendre chez lui et de le prier de m'attendre quelques momens ; je vous y joindrai le plutôt possible.

BONNEFOI.

Il suffit. (*A part.*) Le digne homme !

DAVID, lui serrant la main et le conduisant.

Allez, mon cher ami. (*Bonnefoi sort.*)

## SCÈNE VII.

DAVID, *seul.*

C'est l'homme le plus honnête que je connaisse. Ah ! si tous les gens-d'affaires lui ressemblaient. (*Regardant sa montre.*) Mais l'heure s'avance, ils ne peuvent tarder d'arriver .. J'entends du bruit : ce sont eux ; madame Papolet les conduit ; pourvu qu'elle n'ait pas jasé.

## SCÈNE VIII.

DAVID, M. DUMONT, ADELE, Mad. PAPOLET.

MAD. PAPOLET.

Oui, Monsieur, oui, Mademoiselle, monsieur David vous attend avec impatience... C'est le plus gai, le plus riche, le plus généreux personnage de tout le pays ; et tenez, tenez, le voici justement.

DUMONT.

Eh ! Madame, c'est bon. (*A David.*) Mon cher ami, je vous retrouve à-propos ; délivrez-moi, je vous prie, de cette femme : son caquet m'assomme.

DAVID.

C'est bien, madame Papolet ; laissez-nous.

MAD. PAPOLET.

Je vous accompagnerai.

DUMONT.

Ce n'est pas la peine.

MAD. PAPOLET.

Faut-il vous faire servir à déjeuner ?

DUMONT, *brusquement.*

Je n'ai pas faim.

MAD. PAPOLET, *à part.*

Qu'il est brusque ! (*A Adèle.*) Mademoiselle ne prendra rien ?

ADELE, *avec douceur.*

Je vous remercie.

MAD. PAPOLET.

A la bonne heure... (*A part.*) Elle est charmante.

DUMONT, *en colère.*

Eh! pour dieu, Madame, laissez-nous!

MAD. PAPOLET.

Calmez-vous, Monsieur, je me retire. (*Elle revient.*) Si vous avez besoin de quelque chose?

DUMONT.

La bavarde!

MAD. PAPOLET.

Vous n'aurez qu'à sonner.

DUMONT.

Nous laisserez-vous enfin?

MAD. PAPOLET.

Eh bien! eh bien! ne vous fâchez pas, je m'en vais. Ah! mon dieu! mon dieu! le rude personnage

(*Elle sort.*)

DUMONT.

C'est fort heureux.

## SCÈNE IX.

DAVID, DUMONT, ADELE, qui s'est assise, et qui paraît absorbée dans la mélancolie la plus profonde.

DUMONT, montrant sa fille à David.

Toujours la même, sa tristesse m'accable.

DAVID, à part à Dumont.

Cet air sombre disparaîtra bientôt; réjouissez-vous, mon cher Dumont, votre Léon est retrouvé.

DUMONT.

Pas possible!

DAVID.

Il est ici.

DUMONT.

Ah! mon ami, l'heureuse nouvelle!

M. David.

DAVID.

Chut ! ménageons une surprise qui pourrait lui causer une émotion trop vive, et préparons-la par degré au bonheur qui l'attend.

DUMONT.

Laissez-moi faire. Eh bien, mon Adèle, toujours mélancolique ! allons, déride un peu ce front abattu, et regarde autour de toi : c'est ici le séjour où l'on accourt des extrémités de l'Europe, pour retrouver la santé et le plaisir. Tu ne voudrais pas causer à ton vieux père le chagrin d'avoir manqué le but de son voyage.

DAVID.

Je vous réponds du contraire. Oui, Mademoiselle, ces lieux ont un pouvoir magique, dont vous connaîtrez bientôt le victorieux effet. Le bonheur est souvent bien plus près de nous qu'on le pense.

ADÈLE.

Ah ! Monsieur, il n'en est plus pour moi.

DUMONT.

Nous te rendrons heureuse malgré toi.

ADÈLE, *souriant avec complaisance.*

C'est un peu difficile.

DAVID.

Ce charmant sourire nous annonce déjà que nous y parviendrons.

DUMONT.

En effet, mon ami, mon digne ami ! je ne puis contenir la joie que vous avez versée dans mon âme.

DAVID.

Fort bien, mon cher Dumont, fort bien ; n'est-il pas vrai, Mademoiselle ?

ADÈLE.

Oui, Monsieur ; oui ; mon père, je redoublerai de courage pour prolonger mon existence et embellir la vôtre : tous mes instans seront consacrés à prévenir vos désirs, à mériter cette bonté, cette tendresse paternelle que vous n'avez cessé de me prodiguer, et qu'un enfant reconnaissant doit considérer comme le premier bienfait du ciel.

DAVID.

Voilà ce qui s'appelle parler.

DUMONT.

Nous verrons si tu tiendras parole. Je veux te mettre à l'épreuve aujourd'hui même. Si j'ai bien entendu, tu es disposée à faire toutes mes volontés ?

ADÈLE, *timidement.*

Mon père...

DUMONT.

Écoute, j'ai conçu un projet qu'il ne tient qu'à toi de réaliser.

ADÈLE.

Si cela était possible.

DAVID, *riant.*

Très-possible.

ADÈLE.

Daignez vous expliquer.

DUMONT.

Tu vois, M. David...

ADÈLE, *tremblante.*

Oui, mon père.

DUMONT.

Tu sais que c'est l'homme que j'estime, et que j'aime le plus au monde ?

ADÈLE, *de même.*

Hé bien ?

DUMONT.

Hé bien... adresse-toi à lui; il t'en dira davantage, car le plaisir me trouble à un point, que j'embrouillerais la chose au lieu de l'arranger.

ADÈLE, *d'une voix éteinte.*

Parlez, Monsieur.

DAVID, *avec bonté et souriant.*

Né vous effrayez pas Mademoiselle. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit; mais ici, dans cette maison, j'ai trouvé un jeune homme charmant...

ADÈLE, *vivement.*

Un jeune homme

DAVID.

Oui, le fils d'un de mes vieux amis, qui possède une terre dans les environs.

ADÈLE, *tristement.*

Ce n'est pas lui.

DUMONT, à David.

Une terre !...

DAVID, *bas.*

Taisez vous, mon cher ami, et laissez-moi faire. (*Haut.*)  
Ce jeune homme est riche...

DUMONT.

Mais point du tout. Au reste, je le suis, moi; cela revient  
au même.

DAVID.

Il est très-aimable...

DUMONT.

Oh! pour cela, c'est bien vrai.

DAVID.

Et réunit tous les talens.

DUMONT.

Je le crois bien. Il en possède plus à lui seul, que tous nos  
prétendans au fauteuil académique.

ADÈLE.

Je tremble.

DAVID.

Il vous a vue en Allemagne.

ADÈLE.

En Allemagne !... Et vous le nommez ?

DAVID.

Daranville... Vos jolis traits l'on charmé, votre rare  
mérite a fait sur son cœur une impression ineffaçable; il vous  
a précédée dans ces lieux, et je suis certain qu'aujourd'hui  
même, il sollicitera de votre père la permission de vous offrir  
son cœur et sa main.

ADÈLE.

Ah! mon père! ne l'accordez pas; mon cœur appartient  
à Léon; vous m'avez promis de m'unir à lui, si jamais on  
parvenait à le retrouver. Tout semble me dire que nous  
le reverrons un jour. Ne détruisez pas ce bienfaisant espoir;  
et si je vous suis chère, songez que je puis vous devoir une  
seconde fois la vie.

DUMONT.

Écoute donc, si ce prétendu ne te convient pas... Mais non, je suis certain qu'il te plaira et que tu l'épouseras.

ADÈLE.

Jamais!

DAVID.

Il ne faut jurer de rien; de la patience, du courage; venez prendre un peu de repos, et quand votre tête sera plus calme, nous vous dirons quelque chose qui vous fera peut-être changer d'avis. (*Il sonne.*) Holà, quelqu'un!

## SCÈNE X.

LES MÊMES, Mad. PAPOLET.

Mad. PAPOLET.

Me voilà, Messieurs; je suis à vos ordres: parlez, disposez de moi; vous faut-il quelque chose?

DUMONT.

Eh! mon dieu, Madame, nous n'avons besoin que de tranquillité. Indiquez-nous notre appartement.

Mad. PAPOLET.

Comment! vous ne l'avez pas encore vu? j'avais dit à mon premier garçon de vous y conduire; et il n'est pas là, l'étourdi! oh mon dieu! mon dieu! qu'on a de peine à se faire servir! au surplus vous serez content du local: imaginez vous...

DUMONT, *l'interrompant.*

Voulez-vous me faire un plaisir?

Mad. PAPOLET.

Ah! de grand cœur; parlez.

DUMONT.

C'est de nous conduire, et surtout de nous dispenser de votre bavardage.

Mad. PAPOLET, *à part.*

Qu'il est mal élevé! (*Haut.*) Allons Monsieur, je vais passer devant et vous montrer le chemin.

DUMONT.

Nous vous suivons. (*À David.*) Vous restez?

DAVID.

Oui, j'ai quelqu'un à voir ici.

DUMONT.

Je vous entends.

DAVID.

Et puis je dois me rendre chez mon notaire ; je vous rejoindrai ensuite.

DUMONT.

A votre aise. Viens, ma fille.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE XI.

M. DAVID, *seul.*

Quelle est intéressante ! et ce brave Léon quel sera sa joie, sa surprise lorsqu'il saura...

## SCÈNE XII.

M. DAVID, Mad. PAPOLET.

Mad. PAPOLET, *se tenant le nez.*

Miséricorde ! le terrible homme ! il m'a jeté la porte sur le nez.

DAVID.

Qu'avez vous donc, madame Papolet ?

Mad. PAPOLET.

Oh ! rien, monsieur David, tout le monde est parfaitement content.

DAVID.

Dites-moi ? avez vous vu le jeune peintre ?

Mad. PAPOLET.

Vraiment oui, mais sans qu'il s'en doute ; j'ai ouvert doucement sa porte, je me suis avancée à pas de loup jusque derrière sa chaise ; et je l'ai trouvé occupé au portrait de la plus jolie personne qu'on puisse voir.

DAVID.

Vraiment! vous me faites d'autant plus de plaisir que c'est moi qui lui ai commandé.

MAD. PAPOLET.

Vous l... mais attendez donc... eh oui!... je savais bien que cette figure ne m'était pas inconnue; où avais-je donc la tête? à présent que je me rappelle les traits, je vois clairement que ce portrait ressemble comme deux gouttes d'eau à la charmante fille de ce Monsieur qui est si brusque.

DAVID.

Vous croyez?

MAD. PAPOLET.

J'en suis certaine.

DAVID.

Cela ne me surprend pas.

MAD. PAPOLET, *à part.*

C'est lui qui l'a commandé; ah! j'y suis maintenant!... par ma foi, il ne pouvait pas mieux choisir. (*Haut.*) Monsieur David, permettez que je vous fasse mon compliment bien sincère.

DAVID.

Et de quoi?

MAD. PAPOLET.

Vous avez très-bon goût.

DAVID.

Vous trouvez?

MAD. PAPOLET.

Et je ne doute pas que la jeune personne ne soit heureuse.

DAVID.

C'est mon plus cher désir. (*Tirant sa montre.*) Mais j'ai affaire chez mon notaire; je n'ai que deux mots à lui dire, et je serai ici dans l'instant. En attendant, allez de ce pas trouver le jeune peintre et dites lui que je le prie en grâce de ne pas sortir de chez lui que je ne lui aie parlé; j'ai quelque chose d'important à lui communiquer.

MAD. PAPOLET.

Comptez sur moi.

(*David sort.*)

## SCÈNE XIII.

Mad. PAPOLET, *seule.*

Quelque chose d'important... Je voudrais bien savoir ce que c'est ; ah ! monsieur Léon me le dira , car il n'a rien de caché pour moi : courons le trouver. Mais le voici.

## SCÈNE XIV.

Mad. PAPOLET, LÉON.

LÉON, *préoccupé.*

Non , non , je ne serais pas assez heureux... Cependant cette taille... ce son de voix... Ah ! Madame, je vous cherchais ; daignez m'instruire ; connaissez-vous la jeune personne qui vient d'arriver chez vous avec son père , et que je n'ai fait qu'entrevoir en descendant.

MAD. PAPOLET.

Si je la connais ? je vous en répons... Je vous félicite de tout mon cœur.

LÉON.

Achevez.

MAD. PAPOLET.

Que vous êtes heureux ! oui , je le répète , que vous êtes heureux d'avoir un si beau talent... Vous avez attrapé la ressemblance d'une manière frappante.

LÉON.

Comment ?

MAD. PAPOLET.

Et sans la voir encore ; c'est là ce qu'il y a de plus étonnant. Courage , mon jeune ami , courage ; vous peindrez aussi le prétendu.

LÉON.

Le prétendu ? et quel est-il ?

MAD. PAPOLET.

Monsieur David.

LÉON

Monsieur David ! et la demoiselle se nomme ?

MAD. PAPOLET.

On ne vous l'a pas dit ? Elle doit s'appeler Dumont ; j'ai inscrit ce nom-là sur mon registre.

LÉON.

Ah ! malheureux ! ce dernier coup m'accable !

MAD. PAPOLET.

Eh ! mon dieu ! qu'avez-vous donc ? comme vous êtes pâle.

LÉON, *très-ému.*

Ce n'est rien... une indisposition passagère... je connais le moyen d'y remédier... dites-moi, je vous prie ; avez-vous eu la bonté de régler mes comptes ?

MAD. PAPOLET.

Ne pensons pas à cela, vous me paierez dans un an, dans dix ans ; jamais si vous voulez. C'est au contraire moi qui vous suis redevable.

LÉON.

Comment ?

MAD. PAPOLET.

Sans doute, tout le monde vous estime, vous chérit ; vous êtes la bénédiction de ma maison, et elle ne désemplit pas depuis que vous l'habitez.

LÉON.

Je dois pourtant la quitter.

MAD. PAPOLET.

La quitter !

LÉON.

Aujourd'hui même.

MAD. PAPOLET.

Aujourd'hui !... et pourquoi ?

LÉON.

Un voyage que j'ai projeté depuis long-temps, et que je ne peux plus me dispenser de faire...

MAD. PAPOLET.

Vous n'achèverez pas les portraits que vous avez commencés ?

LÉON.

Ils sont terminés, et ils produiront au-delà de mes dépenses. Vous remettrez le reste au bon Antoine.

David.

MAD. PAPOLET.

Il est malade, et vous l'abandonnez !

LÉON.

Je me repose sur vos soins, et le recommande à la générosité de monsieur David.

MAD. PAPOLET.

Et moi, moi qui vous affectionne comme mon fils.

LÉON.

Digne femme, je vous reverrai.

MAD. PAPOLET.

Mais, au moins, vous nous donnerez quelques jours.

LÉON.

C'est impossible.

MAD. PAPOLET.

Vous me désespérez.

LÉON.

Ma bonne, ma généreuse hôtesse, votre tendre sollicitude est gravée là (*montrant son cœur*) et ne s'en effacera qu'avec ma vie; mais je ne puis rester plus long-temps ici : adieu nous nous reverrons un jour; calmez-vous, ne m'affligez pas, et si l'on vous parle du pauvre Léon, si l'on se souvient de lui, dites qu'il n'a pas oublié ceux qui lui ont voulu du bien, et que jamais il n'a cessé de faire des vœux pour leur bonheur... Restez... je vous verrai avant mon départ.

(*Il sort.*)

## SCÈNE XV.

MAD. PAPOLET, M. DAVID.

MAD. PAPOLET.

Je reste anéantie... Que veut dire ceci ? que lui est-il arrivé ? sa tête est troublée, et je ne sais plus en vérité où est la mienne.

DAVID, *entrant*.

Enfin, toutes mes dispositions sont prises. (*A madame Papolet.*) Eh bien ! vous avez vu notre jeune peintre.)

MAD. PAPOLET.

Ah ! monsieur David, que vous venez à propos. Courez

après lui, parlez-lui; quant à moi, je suis si surprise, si affligée, que je n'ai plus le courage de dire un mot, ni de faire un pas.

DAVID.

Aurait-il éprouvé quelque malheur ?

MAD. PAPOLET.

Tout-à-l'heure, comme je lui parlais de votre mariage....

DAVID.

De mon mariage!... et avec qui ?

MAD. PAPOLET.

Avec cette jeune personne...

DAVID.

Où diable avez-vous révé cela ?

MAD. PAPOLET.

Vous l'avez donc révé vous-même; car c'est vous qui me l'avez dit tantôt ici,

DAVID.

Vous êtes folle!... Et où est Léon ?

MAD. PAPOLET.

Hélas! que sais-je? au jardin, dans sa chambre peut-être.

DAVID, à part.

Elle l'aura désespéré; courons le chercher; je n'ai pas un moment à perdre. (*Haut.*) M<sup>lle</sup> Papolet, vous êtes bien la plus excellente femme que je connaisse; mais votre maudite langue vous fera toujours faire des sottises. Pour dieu, restez ici, ne vous mêlez de rien, et surtout ne parlez pas.

(*Il sort.*)

## SCÈNE XVI.

MAD. PAPOLET, seule.

Ne parlez pas! ne parlez pas, c'est bien aisé à dire; comment s'empêcher de parler, surtout quand on croit bien faire? et puis, ne m'a-t-il pas donné lui-même à entendre qu'il allait se marier!... Mais, quel trait de lumière... Si je m'étais trompée; si cette jeune personne était... Eh! d'après ce qui se passe, il n'y a pas de doute. Je me reconnais bien là; mon étourderie m'empêche de prévoir les choses, et je ne les de-

vine que lorsqu'il n'est plus temps. Ce pauvre Léon!... Si j'aurais été cause... je ne me le pardonnerais jamais.... Voici la demoiselle avec son père ; achevons de nous instruire, et une fois dans ma vie, tâchons de ne parler qu'à propos.

## SCÈNE XVII.

Mad. PAPOLET, DUMONT, ADELE.

ADELE, *avec agitation.*

Oui, mon père, c'est lui ; je l'ai vu, il m'a parlé. J'étais à une fenêtre de ma chambre, tandis que vous étiez occupé dans une autre pièce. Il traversait le jardin ; la crainte, la surprise, m'ôtèrent au premier moment les moyens de me faire entendre, cependant je parvins à fixer son attention. Il avait les yeux égarés ; une pâleur mortelle était répandue sur tous ses traits. « Adèle, s'est-il écrié, je vous re-  
» trouve et vous perds pour toujours. Adieu, soyez heureuse,  
» et pensez quelquefois à l'infortuné Léon. » En vain j'ai voulu le retenir par mes cris ; il a disparu comme l'éclair, et je descendais pour essayer de le rejoindre, lorsque vous avez retenu mes pas.

DUMONT.

Il faut que la tête lui ait tourné.

ADELE.

Courons...

Mad. PAPOLET.

Demeurez, rassurez-vous.... Monsieur David est allé au-devant de lui. Il le ramènera... Mais le voici... Ciel ! il est seul.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, M. DAVID.

DAVID.

Il ne m'a pas été possible de le rencontrer. Il est parti.

ADELE.

Tout espoir est donc perdu ?

Mad. PAPOLET.

C'est moi qui ai fait le mal, je veux le réparer. Je réponds

de lui, je vais mettre tous mes gens à ses troussees, il faudrait qu'il fût bien leste pour leur échapper. Ah ! mon dieu, mon dieu ! que je suis coupable, j'avais cru et je lui ai dit que vous épousiez monsieur David; et voilà le sujet de son désespoir. Mais calmez-vous, pardonnez-moi; je cours, je vole, et avant une heure je le conduis à vos pieds.

(*Fausse sortie.*)

DUMONT.

J'aurais été bien étonné que cette maudite bavarde ne nous eût pas joué quelque tour.

MAD. PAPOLET, *revenant.*

Le voilà ! le voilà ! les Baigneurs le ramènent.

ADELE.

Je respire !

DAVID.

Dieu soit loué !

## SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE MAITRE DE MUSIQUE ET DE DANSE,  
LA PETITE-MAITRESSE, BAIGNEURS ET BAIGNEUSES.

LE MAITRE DE MUSIQUE ET DE DANSE.

Non, Monsieur, vous ne partirez pas avant d'avoir livré à ces Messieurs et à ces Dames leurs portraits; vous les avez promis, et un honnête homme n'a que sa parole.

LÉON.

Laissez-moi, de grâce...

LE MAITRE DE MUSIQUE ET DE DANSE.

Il faut vous résigner... Sandis ! vous ne me croyiez pas si près de vous; mais votre air sombre, et votre démarche mal-assurée, m'ont frappé; je vous ai suivi à pas de loup, et comme vous vous disposiez à monter en voiture, crac ! je me suis opposé à votre départ. Ces Messieurs et ces Dames sont survenus, ils se sont joints à moi; et bon gré, mal gré, nous vous avons fait revenir ici.

DUMONT.

Comment, mon cher Léon, vous vouliez encore nous quitter ?

LÉON.

Monsieur...

LE MAITRE DE MUSIQUE ET DE DANSE.

Sans votre serviteur, il serait déjà loin.

DUMONT.

Quand je voulais vous annoncer que je vous donne la main de ma fille ?

LÉON.

Serait-il possible?... Mais, Monsieur, je suis sans fortune.

DAVID.

Sans fortune ! heureusement que je suis là pour vous prouver le contraire.

LÉON.

Que voulez-vous dire ?

DAVID, avec explosion.

Vous avez quarante mille livres de rentes !

LE MAITRE DE DANSE ET DE MUSIQUE.

Quarante mille livres de rentes ! le beau denier !

DAVID.

N'avez-vous jamais entendu parler de David Salvador ?

LÉON.

David Salvador ! l'acquéreur de notre terre de Tarbes.

DAVID.

L'acquéreur, non, mon ami ; mais j'en suis le gérant.

LÉON.

Mais, Monsieur ; vous l'avez payée à mon père.

DAVID.

S'acquitte-t-on d'un capital de huit cent mille francs avec une somme de cent mille écus ; je les avais prêtés à votre père au moment de son malheureux départ ; il voulut m'abandonner cette terre dont on ne lui offrait alors qu'un tiers et demi au-dessous de sa valeur ; je feignis de l'accepter pour l'arracher à des spéculateurs avides, en doubler les revenus, et la lui rendre un jour.

DUMONT.

L'étrange aventure !

MAD. PAPOLET.

Je m'y attendais !

LÉON.

Mais Monsieur...

DAVID.

Point de réflexions, voilà vos titres ; la dette de votre père est acquittée, même au-delà, je vous rendrai mes comptes ; s'il m'avait fait connaître sa retraite et le nom sous lequel il voyageait, vous n'auriez pas à regretter sa perte ; mais enfin, je vous retrouve, et mon vœu le plus doux est accompli

( *Ils s'embrassent.* )

DUMONT.

Je ne m'attendais pas à tout ceci, et je me faisais un bonheur d'assurer ma fortune à Léon.

ADÈLE.

Quant à moi, je l'aimais avant qu'il fût riche.

DAVID.

Abondance de bien ne nuit pas, nous ferons encore des heureux. Ah ! ça, j'exige que vous vous fixiez en France.

( *Dumont fait un signe d'approbation.* )

MAD. PAPOLET.

Et que le mariage se fasse dans ma maison.

DAVID.

À condition que vous parlerez moins.

MAD. PAPOLET.

Je ferai mon possible.

FIN.